

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

M. Hader, pte

Ordo du College de Montreal



II Année, No. 14. MARIEVILLE, SAMEDI, 27 DECEMBRE 1873. Abnt. \$0.25

CHRONIQUE.

18 Dec. Aujourd'hui Jeudi, le temps est magnifique; il y a de la glace, et de la belle!! ... Nous allons donc voler avec agilité sur cette surface étroite!

Mais arrêtez! il y a de la Cour. Il y a déjà trois jadis que vous en êtes privés. Mais elle va récompenser le temps perdu. Cinq causes sont appelées: Jos. Duiguesault vs. M. Halde. Ce dernier, profitant de son privilège de patricien, n'a pas choisi d'avocat.

Il se défendait avec tant d'ardeur et d'éloquence qu'il fut complimenté par le Directeur de la Cour lui-même.

Les quatre autres forant: H. Lohart vs. T. Perrault, MM. Nadeau et Forget avec.

P. Auger vs. N. Benoit. G. Duhamel avec. Au Demandeur.

A. Beauchemin vs. O. Brodeur. H. Valin avec du Demandeur.

M. Bourgeois vs. N. Couture. J. Bessette et G. Duhamel avocats.

Mr. Grand nous encourage, et nous remercie de la bonne volonté que nous montrons pour le bon fonctionnement de la Cour; et insista surtout sur ce les avocats peuvent nous rendre plus utiles. Il nous fit aussi entrevoir l'espoir que nous aurions avant longtemps un Code de procédure et un Code civil qui pourrait nous guider constamment. Pour moi, je voterai pour cela!

C'est bien une Cour dans un Collège! Est-on dépourvu de quelque chose, aussitôt elle nous le fait rendre; est-on insulté, sans retard elle condamne le coupable à une forte amende. C'est là un de ses côtés avantageux; mais elle en a un autre non moins appréciable: c'est que l'on apprend à se servir de l'éloquence avec autant de facilité que le typographe manie son composeur. Désire-t-on être véhément, pathétique, il n'y a qu'à le vouloir; aussitôt, les flots d'éloquence s'échappent de la bouche de l'orateur sans plus

d'interruption que l'eau d'une source intarissable, et l'auditoire tout à tour sévère, satiriste, ému, pleuré, rit, bat des mains sans le remarquer.

Fui de chroniqueur, je préférerais mettre de côté mon dictionnaire grec, et même St. Jean Chrysostome, (ses œuvres, bien entendu,) plutôt que d'abandonner la Cour. Je l'aime, mais je l'aime tant que je sacrifierais encore quelque chose: Horace ou César, et même tous les deux s'il le fallait. Mais heureusement que je n'aurai pas à m'imposer la douleur de ces pénibles sacrifices; Horace, César, St. Jean Chrysostome seront toujours des amis à qui je ferai des visites assidues, et la Cour continuera à recevoir les ardents sentiments de mon amour. Oui, chère petite, « je t'aime, et je t'aimerai toujours!!!..... Qu'ai-je dit là! mais c'est un blasphème, un scandale; s'il fallait qu'on oubliât tout le reste pour ne se souvenir que de cette seule ligne, oh! pour le coup, ce serait trop malheureux..... Pas trop, — Pas trop, me dites-vous?...prenez garde!...souvenez-vous du dernier vougé!...vous allez encore vous compromettre en me poussant à parler.....

Dame! aussi c'est votre faute si cette expression m'est échappée, vous me l'avez répété tant de fois, six ou sept si je ne me trompe, qu'elle résonne toujours à mon oreille et que je l'ai continuellement sur le bout de la langue.

Croyez-vous comme ce cougé était ennuissant!

20 Dec. Un des précédents numéros ayant fait connaître les circonstances de la mort de Mr. Félix Franchère, je me contenterai de dire un mot sur les magnifiques obsèques qui lui ont été faites.

L'église de la paroisse était entièrement tendue de noir. Un nombre immense de cierges était allumés. Le grand mausolée était tout étincelant de lumière. Sur les 10 heures, on partit de la demeure du défunt dans le plus profond silence; huit porteurs suivaient le corbillard; puis venait une suite nombreuse

ECHO DU COLLEGE

breuse venait par sa présence rendre un témoignage sensible de l'estime qu'elle portait à l'illustre défunt.

Messieurs les élèves du Collège avaient apprises la jolie *Messe de Requiem* en quatre parties; et pour ne l'avoir exercée que pendant quatre heures seulement je puis dire qu'ils ont eu un plein succès. Entr'autres morceaux le *De Profundis* a été exécuté avec un goût et un ensemble qui firent la plus grande impression sur les assistants.

P. SAUNETU.

TROIS AVENTURES.

La petite Lumière.

C'était la veille de Noël, 1859; un de mes oncles venait de mourir dans un village retiré du Kentucky en me léguant sa petite fortune.

Je résolus de partir sans retard pour aller recueillir cet héritage, afin d'avoir l'avantage de revenir passer les Fêtes avec mes amis.

Tout m'invitait à entreprendre ce voyage : le temps, mes dispositions, et de plus, comme il fallait faire ce trajet à cheval, on m'en offrait un magnifique, pourvu que je revinsse avant le *Jour de l'An*.

En effet, après m'être muni d'armes, je partis assez à bonne heure; car j'avais trente lieues à faire.

Tout alla à merveille pendant les trois premières heures; mais alors il me fallut traverser une forêt qui m'était tout-à-fait inconnu et sur laquelle on racontait plusieurs choses d'une assez étrange nature. Arrivé à la lisière, la route se bifurquait; je m'informai alors à un chasseur, laquelle de ces deux routes était préférable pour se rendre à Blackwood, (le village où je me dirigeais.) Cet homme me donna pour tout renseignement ces paroles laconiques :

« Celle-ci, en me désignant celle qui se dirigeait vers la gauche, cingle la forêt, elle a plusieurs mauvais passages; l'autre, la traverse directement, elle est plus courte de trois lieues, mais il arrive que l'on y fait des rencontres. »

— Des assassins, ou des bêtes ?

— Des uns et des autres.

— Ces hommes sont-ils nombreux ?

— Je ne le crois pas; et même je n'en ai pas entendu parler depuis quelque mois.

J'hésitai un instant sur le choix, mais la considération que cette dernière route abrè-

geait mon voyage de trois lieues me la fit préférer.

D'ailleurs ne suis-je pas bien armé, me disais-je tout en chevauchant, et ne puis-je pas repousser facilement un homme ou une bête; et s'il faut fuir, le cheval que je monte possède un jarret d'acier et l'haleine d'un chameau. En avant!

Le jour commençait à baisser; mais la route se présentait belle devant moi, si bello que je m'étonnais de ce que les voyageurs ne la préférassent pas à toute autre. Elle ressemblait plutôt à une allée de jardin qu'à une voie publique; jamais une ornière, partout un moelleux tapis de verdure et de feuilles que les gelées d'automne avaient fait tomber.

Cependant une chose me contrariait un peu, — c'était de voir que la lune allait se cacher derrière d'épais nuages. Le chemin facile m'était entièrement étranger; et il viendrait un temps où je ne pourrais plus rien discerner, alors je devais craindre la possibilité de m'en écarter.

En effet, je n'avais pas fait quinze milles que j'avais peine à distinguer les arbres les uns des autres; et l'obscurité augmentait toujours. Pour comble de malheur, cette route, tantôt si riante, devenait de moins en moins large; souvent, les arbres, joignant leurs têtes au-dessus d'elle, me plongeant dans les plus profondes ténèbres. Une certaine anxiété commençait à s'emparer de moi; mon cheval paraissant animé des mêmes sentiments de terreur, hâtait sa course; mais la fatigue lui enlevait visiblement ses forces.

Autour de moi, tout prenait les formes les plus bizarres et les plus fantastiques; parfois il me semblait qu'un géant étendait ses bras longs et nerveux pour m'enlacer; tantôt le tronc décliné d'un vieux arbre me paraissait comme un assassin attendant dans la plus grande immobilité l'arrivée de sa victime pour lui porter le coup mortel; ici, un rocher couvert de mousse et de feuilles desséchées paraissait la forme d'un monstre hideux; là, le frottement de deux branches sèches ressemblait aux grincements de dents d'une bête féroce excitée par la faim; la racine qui se brisait sous le sabbau du cheval éclatait comme le bruit d'une détente; si le rameau d'un sapin me donnait dans la figure, il me semblait ressentir le froid de l'acier plongeant dans mes chairs.

La plus grande frayeur s'est emparée de mon cœur. Je veux presser mon cheval, mais il refuse. Que faire? Retourner? Et pourquoi? Le danger n'est pas moindre derrière moi, car je suis certainement rendu à mi-chemin Ah! si je pouvais voir

DE MONNOIR

assez bien pour trouver un lieu sûr où je puisse passer la nuit ; mais il n'y a pas à y penser, l'obscurité est complète... Il faut donc continuer !.....

Telles étaient les tristes réflexions qui agitaient mon esprit lorsque je crus distinguer, par intervalle, une petite lumière. Je sentis alors renaître en moi l'espérance et le courage. Plus j'avancais, plus cette lumière me paraissait distincte ; jusqu'à ce qu'enfin je pus distinguer qu'elle venait d'une maison. Je résolus d'y passer la nuit.

Deux personnes habitaient cette maison ou plutôt cette misérable hutte. A mon arrivée, un homme sortit et cria d'une voix rauque :

- Qui va là ?
- Un voyageur.
- Bigre ! à cette heure. Es-tu seul ?
- Oui.
- Et qui t'a donc conduit ici ?
- Personne ; je me suis dirigé sur la lumière.

A cette réponse il me considéra avec attention, et jeta un regard étrange sur les deux pistolets qui étaient passés dans ma ceinture.

- Quel est ton nom ?
- Charles Beaulac.
- Charles Beaulac, répéta-t-il en marmottant entre les dents, ce n'est pas lui, c'est un voyageur égaré de sa route ; [haut, soit, tu peux entrer, je vais me charger de ton cheval.

Le ton sec, la figure repoussante, les cheveux longs, la barbe sale et en désordre, les habits en lambeaux de cet homme étaient loin de me rassurer sur son honnêteté ; mais il fallait faire bonne contenance. Sans manifester la moindre déliance, je lui livrai mon cheval et j'entraî.

L'intérieur de cette cabane présentait un curieux coup-d'œil : quelques sarments à demi consumés dans l'âtre de la cheminée répandaient une lumière indécise sur toute la pièce ; sur ses parois enfumées étaient accrochées des armes de toutes sortes, des fusils, de longues carabines, des pistolets, des épées, des haches, des poignards, et jusqu'à des carquois remplis de flèches ; dans la partie la plus retirée était abandonnée la peau d'un cerf tout récemment tué ; tout près gisait unamas de branches sèches couvrant à peine des os de toute dimension ; une planche, jetée sur deux billots, servait de chaises et de table. Auprès du feu était accroupie une vieille femme, ornement convenable à ce taudis ; elle était occupée à faire griller, ou mieux, à faire fumer un énorme morceau de venaison. Si la lumière du foyer n'eût fait briller ses yeux sautes, on aurait dit une statue enfumée. Elle ne m'adressa pas une seule parole ; à peine daigna-t-elle jeter un

regard pour voir qui entrait.

Elle retira enfin du feu cette viande devenue aussi noire que l'intérieur de la cheminée, et la rejeta sur le banc ; elle fit de même pour quelques patates enfouies sous la cendre.

— Si tu as faim, mange, me dit-elle d'un ton grognard.

Vous le dirai-je, mon estomac était content de recevoir ces mets rebutants, faute d'autres.

Aussitôt après, elle alluma une torche et me conduisit dans cette partie de la hutte que dans nos maisons nous nommons "mansardea."

— Nous n'avons point d'autre lit, me dit-elle en désignant un misérable grabat repoussé dans un coin ; et elle se retira aussitôt en ramenant une sorte de trappe. Cependant j'avais eu le temps de remarquer dans un autre angle un amas de paille.

Je me trouvai plongé dans l'obscurité la plus profonde ; j'avais peine à respirer, tant l'air était corrompu ; il ne pouvait en être autrement, car il n'y avait pas la plus petite ouverture par où l'air puisse circuler.

Il pouvait être minuit ; et malgré cette heure avancée, le sommeil fuyait toujours.

Je crus pendant quelque temps que mon lit trop dur ou était la cause ; mais c'était plutôt les fatigues excessives jointes aux récentes émotions qui occasionnaient cette insomnie. Sous cette impression, je me dirigeai en tatonnant, sans bruit, (une crainte indéterminée m'y portait,) vers le morceau de paille afin d'en ajouter à mon lit. J'en saisis autant que mes bras pouvaient en contenir, mais, hélas ! j'embrasse en même temps le corps d'un homme ; c'était un cadavre. Je retins à peine le cri de surprise qui allait s'échapper de ma bouche. Un frisson glacial rendit mes membres aussi froids que ce corps ; puis, succéda une abondante transpiration. Mon esprit est assailli par les pensées les plus effrayantes et les plus diverses. Je suis donc entre les mains de voleurs, pensais-je ; cocada-vre doit être une récente victime de leur méchanceté, et je suis arrivé trop tôt pour leur permettre de le faire disparaître. O mon Dieu ! que vais-je devenir ! Faut-il donc que ce jour soit le dernier de ma vie ? Ah ! que ne suis-je resté dans mon village ; au lieu de devenir la proie de misérables bandits, je serais en ce moment sous le toit protecteur de votre saint temple ; au lieu de me préparer à une mort prochaine, je me réjouirais avec les chrétiens de la naissance d'un Dieu. Malheureux que je suis, j'ai mérité ce châtimeut en préférant un faible héritage au service de mon Dieu !

[Au prochain numéro.]

LE PETIT OISELEUR.

Un jeune enfant, nommé Alphonse, grandissait au milieu d'une magnifique et fertile campagne. Abandonné à lui-même, son occupation et sa joie étaient de cueillir les fleurs odoriférantes des bosquets d'alentour, d'y poursuivre les papillons et d'entendre les mélodieux des petits oiseaux chanteurs. Pour cela, il n'épargnait ni les peines ni les fatigues les plus accablantes. On le voyait passer à la course dans des broussiers fongueux, à travers des fougères infectes, pour saisir un papillon, qui souvent s'envolait au-delà de son atteinte.

D'autres fois, pensif et rêveur, il s'asseyait sous les ormeaux et soupirait après une fanvette que le vent balançait gracieusement au bout d'une branche. Tout d'un coup, il se levait en sursaut, et cherchait dans les buissons s'il ne trouverait pas son nid. Il pénétrait dans des monceaux de branches sèches et hérissées, déchirait son corps et ses habits pour des œufs couvés ou de vilains petits oiseaux sans plumage.

Combien de fois l'ai-je vu revenir du côté du visage brûlé par le soleil du midi, le corps tout en sueur, les mains ensanglantées par les ronces des rosiers sauvages; il avait un bouquet de fleurs sur son chapeau, tenait d'une main un nid d'oiseaux, de l'autre un papillon, quelque fois même un petit oiseau.

Arrivé à la maison, il déposait tout cela avec ordre dans une jolie petite chambre que sa mère lui avait donnée. Une dizaine de cages étaient suspendues autour de la muraille, et une multitude d'oiseaux de tous les langages répétaient sans cesse leurs joyeux refrains. Tout autour des cages serpentaient une longue chaîne de petits trous infâles; il y en avait de toutes les couleurs et une quantité innombrable. Le centre était occupé par une large table couverte de bouquets de fleurs; on eût dit un jardin réel, tant les fleurs étaient variées, tant les papillons qui voltigeaient sur leurs corolles étaient nombreux.

Un jour Alphonse tomba malade et passa une semaine dans les douleurs les plus atroces; je ne sais si les maux de son corps l'emportèrent sur les ennemis de son âme. Des fantômes imaginaires bouleversaient sans cesse son esprit. Au-dessus de son lit de souffrances, il voyait passer des volées de papillons aux mille couleurs; il voulait les attraper et ne saisissait que des chenilles dégoutantes. Il lui semblait être couché dans des corbeilles de fleurs, mais leur contact lui

souillait le corps, et elles exhalaient des vapeurs fétides et nauséabondes. Il avait dans les oreilles un tintamarre assourdissant, de petits oiseaux qu'il ne pouvait faire taire.

Son père qui était sage et prudent, comprit la nature de ces obsessions et vit qu'il était temps d'y remédier. Il envoya dans la chambre des oiseaux un domestique, qui dégrègola les cages, les œufs et les nids. Les oiseaux et les papillons furent impitoyablement massacrés et balayés avec les fleurs dans un coin de la chambre, qu'il referma soigneusement en attendant la convalescence d'Alphonse.

Des que celui-ci fut assez vaillant pour quitter le lit. Son premier bon jour fut à ses oiseaux, qu'il n'avait pas vus depuis huit jours. Oh! qu'il a hâte de les voir, de les caresser; d'arroser ses fleurs! Mais hélas! en ouvrant la porte de la chambre, qu'aperçut-il? un ramassis d'ordures et de corruption, des lambeaux de chairs pourries, mêlés de sang et de plume, des carcasses infectes et des débris de pots cassés.

Il n'osa en croire ses yeux et souleva du pied cette masse infamie. Les vers se montrèrent tout grouillants dans leur pâture, et des minimes pattes s'en firent voir partout. Ses rêves affreux lui revinrent à la mémoire, il trembla d'épouvante et tomba évanoui dans les bras de son père, qui allât au-devant de lui.....

Ce fut fini. Alphonse ne pensa plus aux oiseaux, ni aux papillons, ni aux fleurs. Quand il allait au côté du jardin pour moissonner les grains de son père ou cueillir des fruits.

Combien d'Alphonse, parmi les jeunes gens, courut après des plaisirs d'un moment; des papillons ou des fanvettes au beau plumage.

Après bien des peines et des fatigues, après avoir souillé leur âme et leur réputation, ils parviennent à les avoir, et les enferment dans leur cœur. Alors leur cherché, par des moyens, ils excitent leur repentir; les rêves et les fantômes se présentent. Mais bien souvent ils ont inutilement, et le Père tout puissant est obligé, pour les convertir, de leur faire voir la néant des choses qu'ils ont désiré cueillir.

N. HAVEL.